

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

La grande vogue du manteau en loutre est finie, me dit-on. Est-ce bien vrai, et ne faut-il pas plutôt attribuer à l'hiver exceptionnellement doux de l'an passé, cette sorte de dépréciation du plus chaud, du plus confortable et du plus beau manteau que la mode ait jamais inventé? Nous croyons que si le thermomètre descendait comme en l'hiver de 1879, de grelottante mémoire, jusqu'à vingt degrés, les manteaux de loutre auraient encore la vogue, et que l'heureux possesseur de cette fourrure exciterait l'envie, non, les désirs de nombre de femmes. La loutre est fort chère et il entre une grande quantité de peaux dans ce long manteau si enveloppant et qui garantit si bien du froid. Son prix élevé est, à notre avis, le seul côté fâcheux de ce beau vêtement, mais c'est à ce côté même, qu'il doit une partie de son succès, car bien d'autres fourrures sont plus jolies.

Parmi les fourrures élégantes et jeunes, nommons le Chinchilla, léger, doux et frémissant comme le duvet. Il garnit la petite confection de la toilette de visite et la polonaise d'une toilette d'intérieur; mais il ne convient pas au grand manteau, à cause de sa fragilité; il reste donc dans le domaine de l'élégance: comme l'hermine, il ne va pas à pied.



3585

Costume en natté uni et à rayures.

Costume en escot marine uni et broché en relief de plusieurs tons tabac.

Modèles de madame Turle, 9, rue de Clichy.

La martre du Canada cherche à plaire en se mettant en petites bandes sur les grosses étoffes dont les couleurs fauves rappellent la sienne; le renard bleu et la zibeline, fourrures exceptionnellement belles, enrichissent le manteau de droguet, d'ottoman ou d'une belle

étoffe à fleurs bouclées et de velours; on les a mis et on les remet aux robes de diners et de réceptions, et tous deux font très bien sur l'ottoman, la faille et le satin blanc ou de couleur. Ils allaient à merveille sur le velours, mais on porte si peu, et à tort, la robe de velours! Voilà les fourrures qui sont trop vertes pour beaucoup d'entre nous; n'y pouvant atteindre, vu leur prix élevé, cherchons parmi les modestes, celles qui peuvent s'accommoder au grand vêtement et au petit pardessus.

Il y a le skongs, dont le poil et la nuance sombre lorsqu'il est très beau, jouent la martre zibeline; c'est une jolie fourrure qui sied et que l'on dispose en bandes plus ou moins larges et en col; le castor naturel est également joli, mais beaucoup moins à la mode que l'astrakan, qui, ayons le courage de notre opinion, ne nous dit rien. L'astrakan n'a pas la douce chaleur du castor, il est froid à l'œil comme à la main. Nous l'aimons tout au plus en très étroites bandes comme garniture d'un costume; il fait alors office de galon, un galon bouclé comme on en voit tant. L'astrakan gris nous plaît davantage quand il orne un costume en drap amazone dans les tons vert de gris; alors il est joli et nous comprenons qu'il plaise. Quant au petit gris, il est relégué dans le modeste emploi de doublures, une doublure bien chaude et comme il faut, que je souhaite au manteau de celles de mes lectrices qui n'ont pas de prétention à la grande élégance, et qui ont la sagesse de mettre leurs désirs au niveau de leur bourse. Une doublure en beau petit gris est encore assez chère, et sa teinte d'un gris velouté est modeste et charmante; nous ne parlons pas de ces nappes en ventre de gris qui sont devenues communes, mais que nous ne méprisons pas, à cause de leur confortable et douce chaleur. Si c'est la plus simple et la plus humble des doublures en fourrure, elle n'en rend pas moins le même service que les plus fières.

Le manchon de fourrure est délaissé; l'élégante fantaisie qui le remplace suffit à garantir de l'onglée le bout des doigts; ne lui en demandez pas plus, ce serait exiger plus qu'il ne peut donner. Que voulez-vous que fasse, contre la gelée ce fouillis de dentelle, ces fleurs et ces oiseaux nichés dans des rubans? On doit cette coquetterie à la température relativement douce de nos derniers hivers; c'est un complément gracieux, et un moyen d'ajouter encore à l'élégance du costume. Ces attaches de ruban, les nœuds-papillon qui posent sur le côté sont tout à fait gentils. Ce rien coquet s'assortit au costume; mais avec des spirales et des coquillés de dentelle, des flots et des cocardes, il convient à tous. Les très élégants s'ornementent de dentelle blanche, qu'on façonne en engageante sur les côtés; ce genre ne va qu'en voiture assurément.

Nous ne parlons ici que de la mode jeune: les femmes d'un certain âge conservent le manchon de fourrure ou bien en étoffe assortie au manteau, avec collier de fourrure aux deux bords. Madame Turle vient d'expédier bien loin, bien loin, sur les côtes du Pacifique, un magnifique trousseau, dans lequel il faut remarquer un manteau en droguet, à fleurs veloutées et bouclées, garni d'un superbe skongs; de belles cordelières à glands sont drapées sur le côté, celles qui s'étagent devant font tout à fait bien. Le manchon de même étoffe est entouré de skongs, celui-ci appa-

raissant au milieu des spirales en dentelle qui l'enjolivent. Un fouillis, avec des rubans, au passage des mains. Attache en ruban avec un nœud de côté, piqué d'une fleur. La robe de mariée en ottoman et moire, a sa traîne couverte par deux spirales en beau point; spirales qui partent de la taille et se prolongent jusqu'au bas en s'élargissant progressivement. Costume de visite, en faille, française et velours grenat damasquiné. Demi-traine en velours montée par des plis-tuyaux et tablier, en faille, enjolivé d'une draperie relevée d'une forte belle frange avec galerie en passementerie; le corsage est en faille, serré dans un corselet en velours. Le déshabillé est en velours épinglé bleu pâle; des dentelles en profusion et devant, une chemisette blouse en gaze crème, brodée de légers bouquets Pompadour. Mais, quittons les lointains parages où ces charmantes toilettes vont affirmer une fois de plus le bon goût parisien, pour parler des très gentils costumes de ville commandés à madame Turle.

Les gros tissus, on n'en veut pas d'autres, perdent de leur rusticité, si on les combine avec une étoffe à rayures veloutées, petites et de plusieurs couleurs éteintes, qui forment une assez large rayure, c'est la grande vogue.

Un costume couleur tabac a sa première jupe unie et la seconde à rayures, pour le devant. Cette seconde jupe montée par des plis, se relève très simplement en prenant le bout inférieur de côté et en le ramenant sur le poul, de manière à ce que l'envers, doublé de rayures, fasse comme un revers arrondi, large dans le haut et diminuant progressivement jusqu'en bas. Le corsage a une façon veste, courte et ouverte sur un gilet à rayures, à pointe et fermé tout le long. Manche à revers.

Cet autre en natté, couleur amadou, a la jupe plissée de cinq larges plis creux, avec une bande de peluche sur l'intervalle qui les sépare. Draperie tablier très enlevée et lés de derrière droits. Corsage orné de bandes en peluche, fermé par des cordelières allant de l'une à l'autre.

Nous avons encore vu un costume en vigogne Corinthe garni d'astrakan noir. Au bas de la jupe une assez haute bande et une plus petite entourent la tunique que des plis relèvent irrégulièrement et gracieusement. Au corsage, tendu et à pointe, une bande en col droit et deux en bretelle; une autre à la manche ronde. Madame Turle qui demeure, 9, rue de Clichy, habille très bien; les façons sont gracieuses, les passementeries bien choisies et les combinaisons d'étoffes harmonieuses.

CORALIE L.



HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix.

Hâtez-vous de vous précautionner contre les rigueurs du froid, en faisant emplette, chez M. Guerlain, de ces délicieux cosmétiques renommés à juste titre, et pour leur action bienfaisante et pour leur exquise finesse. Autant sont utiles, pour les soins de la toilette, les bonnes préparations, autant les mauvaises sont nuisibles à la peau. Mieux vaut s'abstenir de leur usage que de se servir même de médiocres. La plus grande partie des produits de M. Guerlain se conserve indéfiniment sans s'altérer, avantage dû aux matières de choix employées dans leur manipulation.



Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Coiffes de M^{me} PELLETIER VIDAL, 11, r. Duphot - Chapeaux de M^{me} BOUCHERIE, 16, r. du Vieux Colombier.
Corsets de M^{me} EMMA GUELLE, 11, Avenue de l'Opéra - Lait Antiphlogistique de CANDÈS, 26, Bd. St. Denis.
Eau d'HOUBIGANT, 19, Faub. St. Honoré - Chaussures de la M^{me} KAHN POIVRET, 61, r. Montorgueil.

Ainsi la crème de fraises, la lotion de Guerlain, la crème de concombres, de limaçons, et les extraits, pour le mouchoir, les odeurs et l'Eau de Cologne impériale russe; de même pour les eaux de toilette et le fameux savon sapoceti au blanc de baleine, qui conserve son arôme jusqu'à la dernière parcelle. Les effets bienfaisants de ces préparations se manifestent par la pureté du teint, la disparition

des efflorescences, des gerçures, des taches, s'ils ne les font pas disparaître entièrement, ils les atténuent beaucoup. Le Baume de la Ferté au suc de raisin est un remède certain contre les engelures, même ouvertes, et les gerçures des lèvres. Nous affirmons que l'on peut en faire usage sans hésitation, en ayant constaté par nous-même l'efficacité.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 193 et 195)

Costume en natté uni et à rayures diagonales mousse, myrte, marron.

— Le devant de la jupe est en tissu à rayures, avec des quilles en uni, faites d'un pli creux et de plis rabattus; un frisottant au bord. Lés de derrière plissés avec un relevé tombant. Corsage uni ouvert, sur une longue pointe à rayures. Les rayures verticales au corsage et aux manches; même disposition au dos. Col droit uni. Au contour de la longue pinte, de la basque ronde et au bord de la manche, grelots en grains-chapelet.

Costume en escot marine et broché en relief de plusieurs tons tabac; le broché assez grossier forme un côtelé très original.
— Sous-jupe en taffetas et lés de derrière en broché, ainsi que les deux plis creux qui complètent, sur le côté, la grande draperie-tablier;



draperie plissée diagonalement, les plis partant de la taille et du poul qui les recouvre un peu. Ce poul est pincé sur le corsage et son relevé tombant. Corsage avec un gilet en broché et à la manche un parement assorti. Col droit uni.

Costume en drap Thibet cachou. — Bas de jupe brodé au passé, découpé au bord inférieur en dents de scie, sur un plissé cousu à la sous-jupe. Tunique au bord dentelé montée au tour de taille par des plis plats, relevée, à gauche, sur la hanche. Le côté droit tombe verticalement et le poul forme comme deux étages de vagues. Corsage très ajusté, garni d'une broderie posée de chaque côté d'un plastron agrafé, de côté, sous la broderie de gauche. Ceinture brodée formant pointe, un parement à la manche ronde.

Costume en drap Thibet, cachou uni et drap brodé, de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4548

COSTUMES DE PROMENADE

Costume de jeune fille en natté de laine marine et même tissu à rayures inégales: grenat, mousse et loutre. — Jupe en taffetas, avec un tablier en tissu rayé sur lequel se relève en habit garde française, la jupe droite qui fait tunique. Cette jupe unie est montée par des fronces et la partie rejetée qui fait revers, garnie d'étoffe à rayures. Trois beaux boutons en métal fixent le haut du revers après la jupe. Tournure arrondie et accentuée. Corsage-veste à pointe-gilet fermé sous une chemisette en surah grenat, avec un rang de boutons à chaque bord; petite basque découpée en dents. Col droit; à la manche un parement fait de rayures mises en largeur. Col et poignet plissés. Chapeau en feutre de soie avec le bord retourné tendu de velours. Devant un chiffonné de surah piqué

d'un oiseau. — Bottes en chevreau brillant. — Gants de Suède.

Costume en ottoman de laine myrte. — Jupe plissée de plis creux et tunique bordée d'une bande en tissu astrakan de même couleur, relevée, de côté, par le pli châtelaine. Poul drapé et accentué. Corsage à pointe fermé diagonalement. Visite en tissu Chinchilla loutre givré gris blanc. Ce tissu a un centimètre d'épaisseur, il est chaud, et léger malgré son épaisseur. Façon visite, dos ajusté avec la basque ouverte, des devants à longs pans et vagues, jet une menotte ronde. Les contours garnis de boules assorties à l'étoffe et s'échelonnant en draperie; devant, une superbe cordelière à glands sert d'attache. Chapeau en feutre gris, garni de peluche escalier myrte. Plumes teintées bronze et or. — Bottes en chevreau mat. — Gants de Suède.

CAUSERIE

Les fêtes du Commerce. — Les étiquettes trompeuses. — Les princes médecins, les princesses docteurs. — Une revanche. — Les enfants prodiges. — L'Eden-Concert. — Diane à la mode. — Vertus laïques.



Nous concevons le sentiment de désespoir qui a porté la Ville de Paris à ces fêtes immenses du commerce et de l'industrie dont M. Charles Garnier est en train de dresser le programme; on s'est dit: « Il faut absolument ramener du monde à cette malheureuse ville de plus en plus abandonnée; si le magnifique local de l'Opéra servait de cadre à une histoire pittoresque et instructive du théâtre dans l'antiquité, au moyen âge et au dix-septième siècle? Si, au coup de minuit, une farandole éclatait tout à coup, ouvrant le bal qui, avec accompagnement de foire et de parades, continuerait jusqu'à six heures du matin? Voilà qui dépasserait les kermesses d'antan! Les provinciaux, les étrangers voudraient voir cela et Paris se trouverait repeuplé comme par miracle. »

Mais nous avons une médiocre confiance dans l'effet de ces spectacles extraordinaires. Ils n'attireront pas les Parisiens décidés à prolonger le séjour dans leurs châteaux, ils n'attireront pas non plus les étrangers qui aiment Paris pour lui-même et qui n'y viennent plus parce qu'ils le trouvent mort sous le double rapport de l'élégance et de l'esprit. Des farandoles, des parades, des kermesses peuvent s'organiser n'importe où, à New-York ou à San Francisco. Venir à Paris pour ce genre de tapage nocturne et pour voir se promener le matin sur des chars-affiches peints en rouge le nom de mademoiselle Grille-d'Egout! On s'en garde.

A propos de ce nom ignoble d'une sauteuse prétendue célèbre, enregistrons ici la remarque d'un homme qui s'est aventuré dans les parages où elle brille. L'enseigne seule, paraît-il, est alléchante au gré des blasés qui aiment ces choses nauséabondes. Comme chorégraphie, ce n'est pas plus original ni plus audacieux que ne sont audacieux et originaux certains livres d'une extrême platitude parés d'un titre piquant. Jadis, c'était un art que de gazer, de tromper les gens dans le sens contraire. Aujourd'hui, on attire spectateurs et lecteurs en usant de ces moyens qui ont cours dans les foires (rien de celle de l'Opéra, laquelle sera somptueuse, dehors et dedans): Vous savez, une toile peinte représente quelque forêt vierge peuplée de tous les animaux connus avant et depuis le déluge; on entre dans la baraque et l'on trouve la plus misérable de toutes les ménageries, deux singes râpés, un boa empaillé, un chien savant et autres merveilles du même ordre.

En fait de vraies curiosités, il n'y a guère que la nouvelle de la prochaine arrivée du prince de

Bavière, frère de l'Impératrice d'Autriche, qui vient étudier les récentes découvertes de M. Pasteur, dans le laboratoire même du savant; le prince est médecin, comme on le sait. Pourquoi pas? Il y a tant de médecins qui vivent en princes du temps qui court, remplissant leurs somptueux hôtels d'objets d'art de haut prix, tranchant du grand seigneur dans toutes leurs habitudes, sans peut-être guérir beaucoup mieux que du temps de Molière! Le noble élève de M. Pasteur compte-t-il se faire photographier dans l'exercice de ses fonctions médicales, comme la princesse de Galles en bonnet carré de docteur ès arts, un rouleau de musique à la main? Jamais aucun costume ne lui a été mieux que celui-là, mais il est difficile de le prendre au sérieux, d'y voir autre chose qu'un agréable déguisement. Tout le monde en Angleterre veut cependant acheter la royale Doctoresse.

Et à propos de l'Angleterre, une autre chose surprenante c'est l'adaptation en français d'une pièce anglaise à l'Ambigu. Il semblait que seule la peu scrupuleuse Albion avait le privilège de nous prendre nos œuvres dramatiques, de les tailler, de les défigurer à sa guise et pour son usage. Nous lui rendons une fois la pareille, c'est-à-dire que nous prenons son bien à notre tour, mais adroitement, délicatement, sans rien gâter. *Le Roi de l'Argent* triomphe à Paris, comme *Silverking* triompha il y a deux ans à Londres. Une petite fille chargée d'un rôle important y fait fureur; elle arrache des larmes. Les acteurs de sept à dix ans se multiplient chez nous d'une façon inquiétante. Déjà la dernière féerie exhibait un couple de prodiges lilliputiens, mais les talents de Poucet et de Tata ne sont rien auprès de ceux de la fille du faux assassin de l'Ambigu. On s'extasie sur le naturel et la naïveté de cette pauvre mignonne qui devrait s'en tenir à montrer ces qualités-là dans la vie... Nous éprouvons toujours une sorte d'angoisse à voir des enfants simuler des sentiments qu'ils n'éprouvent pas; c'est comme une profanation de cet âge sacré. Que deviendront un peu plus tard, hélas, ces petits singes grimés dès le berceau? Que restera-t-il de l'âme qui leur est propre, étouffée sous ces âmes d'emprunt avant de s'être seulement reconnue? C Coppée a raconté une fois en vers touchants l'histoire d'une pauvre petite comédienne née dans les coulisses, élevée entre deux décors et qui meurt quand il lui est donné de respirer l'air libre, de se réchauffer au vrai soleil, de voir autre chose qu'un ciel de carton constellé de quinquets.

La Patti, qui sera au printemps prochain madame Nicolini, a traversé Paris, non pas pour y chanter, mais pour y entendre elle-même un peu de musique.

Elle était charmante, si jeune et si bien mise à une représentation de *Carmen* ! et elle applaudissait avec cette bonne grâce des artistes de haut parage trop contents de leur lot pour être jamais envieux, avec cette sorte d'indulgente admiration que les beautés de premier ordre accordent si facilement à d'autres jolies femmes.

Dans ce Paris où tout languit et semble mourir, jusqu'à ce qu'un coup de baguette de fée, s'il doit être donné enfin, le réveille en sursaut, la musique seule fournit quelque matière à nos chroniques sans aliment.

L'Eden a inauguré les nouveaux concerts Lamoureux ; il se trouve que cette salle somptueuse est parfaite sous le rapport de l'acoustique. Voilà donc le temple de la danse libre et plus que libre, purifié une fois chaque semaine par l'exécution des œuvres de Mendelsohn et de Hændel, avec mélange discret de Wagner auquel Saint-Saëns et Delibes font cortège. Tels étaient du moins les noms inscrits au programme du premier concert qui a été un triomphe pour l'orchestre.

A l'Académie un public nombreux de dilettantes a applaudi la cantate couronnée cette année, l'*Endymion*, de M. Leroux. Elle a été chantée avec perfection par madame Salla, M. Muratet et M. Bouhy que nous allons perdre puisqu'il doit aller, dit-on, fonder un Conservatoire aux Etats-Unis. New-York nous prend en ce moment bien des étoiles diverses. Ne détourne-t-il pas des charnants récits qu'elle nous contait si bien, madame Henry Gréville elle-même qui commence des conférences de l'autre côté de l'Atlantique ? Nous savons qu'elle peut parler avec charme ; elle a fait ses preuves en Suisse, en Belgique, à Paris ; nous regrettons cependant qu'elle ne consacre pas ce temps, dont elle va disposer en faveur de l'étranger, à écrire pour nous une nouvelle *Dosia* ou quelques *Idylles* de plus.

Mais revenons à *Endymion*, à *Hylas*, comme vous voudrez, au mortel aimé de Diane de quelque nom qu'on le nomme. Il a inspiré cette année un musicien, un poète. A l'Odéon, la déesse qui lui donne la réplique dans la langue harmonieuse qu'écrit M. Louis Legendre s'appelle *Cynthia*. Elle a les traits superbes de mademoiselle Baréty, à qui l'on ne peut reprocher qu'un peu plus d'ampleur que n'en possédait la svelte chasseresse dont la sculpture antique nous a légué l'image. Les jambes surtout... ah ! mademoiselle Salla est bien heureuse de n'avoir pas été forcée, grâce à l'austérité des habitudes académiques, d'exposer les

siennes aux comparaisons que suggère le souvenir de certains marbres ! A l'Odéon, des vers délicieux sauvent tout, excusent tout, même ces jambes pareilles à deux colonnes, même l'ombre grotesque projetée par un effet de lumière électrique derrière cette pauvre Diane dont elle a l'air de parodier les gestes. Il n'est pas aisé, fût-on charmante parmi les mortelles, de représenter une figure mythologique !

En attendant qu'il nous donne une pièce de Zola, comme on le fait espérer aux partisans de l'école naturaliste, le nouveau directeur a obtenu un premier succès avec la reprise de *Jean Baudry*. Tout le monde connaît le sujet très simple et très émouvant de cette pièce qui date de 1863. Un homme généreux a surpris autrefois certain petit vaurien qui lui volait son portefeuille ; il l'a recueilli, élevé, il a modifié par l'éducation les passions de cette âme sauvage. Toutefois les emportements d'Olivier se réveillent le jour où son bienfaiteur déclare vouloir épouser une jeune fille dont lui-même est devenu amoureux, et en présence du mal qui reparait, Baudry a un mouvement sublime ; il se dit qu'ayant tant fait déjà pour sauver ce malheureux, il doit compléter son œuvre par un suprême sacrifice. A quarante-six ans, il a pris l'habitude de se vaincre ; il reconnaît les droits de la jeunesse et renonce à sa fiancée pour qu'elle puisse achever de faire d'Olivier un honnête homme.

C'est là un drame pathétique et hardi, à coup sûr. Nous ne lui reprochons que d'être peu humain dans la sèche exaltation de son stoïcisme. Nous aimerions que ces prodigieuses vertus fussent éclairées par un rayon d'en haut, que Dieu contribuât à les inspirer. Si mademoiselle Bartet au moins nous laissait l'espoir que son mariage avec Olivier pût être autre chose qu'un mariage civil ! Mais M. Vacquerie, quoiqu'il soit tout l'opposé de réaliste, — le romantisme n'a pas de représentant plus convaincu, — M. Vacquerie place son idéal partout ailleurs que dans la religion. Et c'est peut-être ce parti pris de s'en passer qui rend invraisemblable sinon le dévouement de Jean Baudry, du moins la conversion complète au bien de l'antipathique Olivier et les adorables délicatesses d'Andrée. Il faut, croyons-nous, quelque chose de plus que l'enseignement laïque, si parfait soit-il, pour faire briller l'idée du devoir au fond de l'âme obscure d'un petit malfaiteur et pour former dans toute sa grâce la vraie jeune fille.

T. B.

PENSÉES

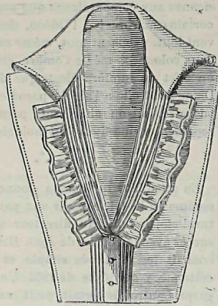
Il y a des vertus qui risquent de ne jamais fleurir dans la vie, si elles ne s'épanouissent dans notre jeunesse : les primevères ne poussent qu'au printemps.
(J. Stuart Blackie).

La racine de sainteté est santé ; il faut pour devenir

sainte qu'une âme soit saine. On se baigne d'abord et puis on se parfume.
(M^{me} Swetchine.)

Il est aussi difficile de fixer des idées nettes dans une âme agitée par la peur que de bien écrire sur un papier qui tremble.
(Locke.)

N° 1 et 2. Deux cols marins en toile bise. — Ces cols se portent, si l'on veut, sur un corsage montant, la garniture étant mobile. L'un a une grecque brodée en coton rouge et une cravate en surah plissée, de chaque côté sous le col. Des pans plissés dans une traverse forment comme deux rangs superposés de coques simples et fixent la cravate. L'autre est



N° 1. Col en toile bise.



N° 13. Echelle-étagère pour bibelots.

plates, courant de l'encolure au bas. Manche ronde, garnie de même.

N° 5. Polonaise en sanglier nuance amadou brodé d'un semé de châtaignes. — Le corsage est plissé devant, froncé à l'encolure, et à la taille où les fronces décrivent légèrement le cintre. Bretelles en velours couleur châtaigne, terminées par une boucle et un pan. Flots piqués dans le relevé. Nœud près de l'encolure et à la manche qui se ter-

mine par une engageante en dentelle.

N° 6. Corsage pour costume de diner ou de soirée. — Le corsage est à pointe devant, avec une basque au dos, basque rejoignant celle des devants qui forment veste. Ces devants sont ajustés à l'épaule, ils flottent sur le corsage très ajusté, lequel est décolleté en rond, avec deux pointes-revers posées en berthe et réunies par une passementerie en perles bois. Les devants-veste ont des revers et un col en passementerie qui suit l'échancrure, une plaque en regard. Chemisette en surah avec un col droit fait de plaques en perles; deux rangs de perles au bord supérieur. La manche forme un grand jokey échancré sur le bras; du jokey

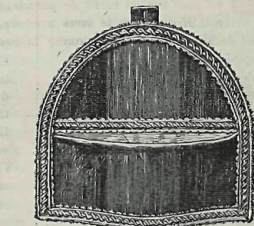


N° 5. Polonaise en sanglier nuance amadou brodé de châtaignes.
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

plus échancré, l'encolure plus ouverte et fuyante. A cette partie fuyante se monte une bande plissée en surah crème, ornée extérieurement d'un plissé assorti.

N° 3. Chemise de nuit en batiste crème ornée de broderie russe. — Plastron composé de plis et d'entre-deux brodés; un jabot assorti. Col marin et garniture de la manche en broderie russe.

N° 4. Saut du lit en surah rose chair, orné de broderie japonaise disposée en jabot et en bandes



N° 12. Porte-cartes en velours Louis XIII vert.

Trois petits plateaux pour objets d'art, vase, statuette.

Le n° 7 est fait de morceaux de velours Louis XIII, dont on cache les coutures de réunion par des galons de deux largeurs.

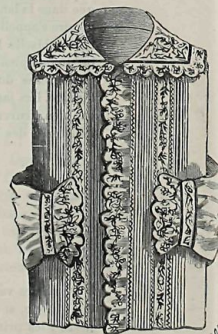
Le n° 8 est en étoffe Louis XV d'un brun verdâtre, broché de fleurs; au contour un



N° 14. Panneau en tapisserie genre moyen âge, de la maison Lebel-Delalande, ainsi que tous les ouvrages, 318 rue St-Honoré.



N° 7, 8 et 9. Plateaux pour objets d'art, statuette, vase, etc.



N° 3. Chemise de nuit en surah crème. Lingerie de mademoiselle Thérèse, 47, boulevard Saint-Michel.



N° 4. Saut-du-lit en surah chair. Lingerie de mademoiselle Thérèse, 47, boulevard Saint-Michel.

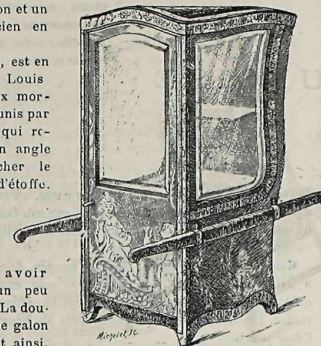


vieux galon et un effilé ancien en argent.

Le n° 9, est en brocart Louis XIV, deux morceaux réunis par un galon qui retourne en angle pour cacher le manqué d'étoffe. On colle les étoffes sur un carton, après avoir étendu un peu de ouate. La doublure et le galon se collent ainsi. La frange seule du n° 8 est cousue au bord du galon. Les plateaux ont été faits sur des almanachs, la petite dimension: 12 centimètres et demi sur 9 centimètres et demi.

N° 10. Chaise à porteur Louis XV: étagère pour bibelots de prix, de chez madame Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré. — Cette chaise est couverte d'une tapisserie Louis XV au petit point, sujet et ornements en soie crème, fond en soie bleu pâle. L'intérieur et le dessus tendus en peluche vieux rose. Les arêtes prises dans un galon or ancien; même galon à l'entourage des glaces bisautées et au contour de la caisse. Poignées dorées. Dans l'intérieur deux étagères en glace.

N° 11. Dessous de lampe en étoffe ancienne, peluche et vieux galon. — Le morceau d'étoffe offrant une forme irrégulière est posé sur un carré de percale, tel qu'il est; on complète le carré avec de la peluche, et un galon or cache la couture de



N° 10. Chaise à porteur Louis XV. Vitrine pour objets d'art, figurines de Saxe.



N° 2. Col en toile bise brodé d'une grecque en coton rouge.

aux tons de l'étoffe.

N° 12. Porte-cartes en velours Louis XIII. — Tailler un carton de 20 centimètres de hauteur sur 20 centimètres et demi de largeur. Arrondir le bord supérieur et cintrer légèrement le bord inférieur. Couvrir le haut de l'étoffe que l'on peut prolonger jusqu'au bas; si l'étoffe manque, la remplacer par une doublure en soie et mettre un galon sur la couture comme au modèle. La poche

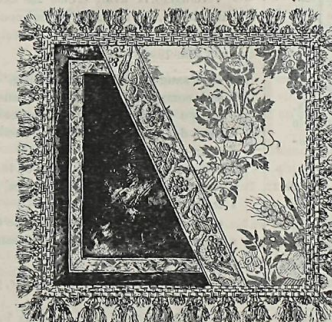


N° 6. Corsage pour costume de diner ou de soirée, de M^{me} Léa Berger, 72, rue Blanche.

a 3 centimètres de plus en largeur que le carton; elle est doublée en soie puis appliquée et bâtie tout autour. Poser un galon. La doublure de derrière est assortie à celle de la poche.

N° 13. Étagère-échelle pour bibelots. — Se couvre de peluche, les supports sont en peluche et entourés de frange. Un câble en soie suspend un seau qui forme cache-pot. Les supports peuvent être brodés sur étoffe ou faits en tapisserie.

N° 14. Panneau en tapisserie, genre moyen âge. — Se place dans une salle à manger, un cabinet de travail, etc.



N° 11. Dessous de lampe en étoffe ancienne.

réunion; un plus petit galon dessine sur la peluche un encadrement intérieur. Au contour, frangette assortie

UNE GAULOISE

(SUITE)

VII



LORS les fleuves de la mer gauloise n'avaient pas encore ensablé leurs estuaires; l'impétueux torrent du Canigou, l'Atax, dont nous avons fait l'Aude, débouchait dans un vaste lac, dont les flots bleus battaient les fauves murailles de la rivale d'Arles la Phénicienne, de Massalie la Phocéenne. Alors, le marché de Narbonne était ouvert à tous les marchands, son port sûr pour toutes les galères; on y était près de l'Italie, et l'on y entendait l'écho de tous les bruits de la Gaule; voilà pourquoi César y prenait volontiers ses quartiers d'hiver.

Il y habitait un palais au large portique, dont les colonnes corinthiennes en marbre rouge frappaient de stupeur les chefs du nord de la Gaule portant braies, disaient les Romains, pour la distinguer de la province, de la Gaule portant toge. Il y avait une cour comme un roi, cour d'ordinaire austère et grave, où l'on n'entendait guère que le cliquetis des armes et l'inquiet murmure de gens se confiant à l'oreille de terribles secrets.

En quittant les monts Dore, il y était venu sans s'arrêter en route, voyageant à grandes journées, comme quelqu'un qui a peur d'être poursuivi; puis il n'avait pas laissé Praxinoé dans sa gracieuse villa des bords de l'Atax; il l'avait logée près de lui, dans le palais que gardent les fidèles soldats de la X^e légion, et au lieu de ne s'occuper que de stratégie et de politique, il ne songe plus, en apparence, qu'à organiser des fêtes et à donner des repas.

Malgré les menaces qu'il lui avait faites sous les mélèzes du Sancy, il continue à traiter Praxinoé comme sa fille. Il ne lui parle plus de Vercingétorix, qu'ils n'ont pas revu avant leur départ, il la comble de présents; il lui a même promis de l'emmener bientôt, pour la distraire, de l'autre côté des Alpes.

Depuis sa visite aux montagnes Arvernes, la jeune fille est souvent triste et préoccupée, et César la veut, comme autrefois, insouciant et folle.

« J'ai voulu aller trop vite, j'ai parlé trop tôt, se dit-il; mais ce n'est que quelques semaines de perdues; avant la fin de l'hiver, Praxinoé me demandera ce qu'elle a dédaigné et Vercingétorix sera mon lieutenant. Ceux qui m'ont aimé un jour ne m'oublient jamais et, quand une femme a été, pendant un mois, traitée comme une reine, elle ne songe plus qu'à vivre ainsi.

— Je ne suis plus une Gauloise! » soupire Praxinoé, quand elle veut chasser sa tristesse. Et malgré elle, le

souvenir de Kateline lui revient sans cesse, au milieu des festins, sur son lit semé de roses, sur son fauteuil d'ivoire, quand la foule bat des mains au gladiateur vainqueur, au cocher victorieux.

Mais ce soir, on va jouer, après le souper, dont elle a elle-même désigné les convives, une comédie qu'Athènes vient d'applaudir, elle est impatiente et riieuse. Les bons mots et les beaux vers se heurtent; César sourit.

« L'une a déjà oublié, l'autre se souviendra bientôt, pense-t-il, en faisant signe d'introduire les acteurs.

Mais le rideau de pourpre, qui ferme la porte, s'écarte brusquement et Vercingétorix paraît, suivi de ses deux dogues.

Il est tête nue, un court poignard remplace sa lourde épée, et il s'appuie sur un bâton blanc recourbé en crosse.

« Hôtes de la maison, salut! dit-il en grec, de sa voix vibrante, le barde entre sans être invité, parce qu'il n'a que de la flamme au cœur, que du miel aux lèvres.

— Vercingétorix! fit César en se soulevant.

— Vercingétorix, interrompit l'Arverne, n'était qu'un épis vide, couché par la bise, relevé par le vent; Celtill, fils de Celtill, est un bouleau qui chante au souffle du passé, et qui ne peut se taire quand le souffle l'agite.

— Que veut-il? pense César.

— C'est un fou! chuchotent les convives.

— Je ne suis plus une Gauloise! » soupire Praxinoé.

Vercingétorix avait croisé ses deux mains sur le bâton blanc, les dogues s'étaient couchés à ses pieds, il secoue ses longs cheveux, un éclair jaillit de ses yeux glauques et il dit:

« Le sang se paie avec du sang, et il faut rendre sans compter, quand on a reçu sans compter.

» Il y a sur mon pommier, par centaines, par milliers, des pommes vermeilles, cueille les plus belles et emporte-les.

» Emporte-les où tu voudras; où le soleil se couche, où le soleil se lève, par centaines, par milliers, que tes chevaux les foulent.

« Pas une n'a de ver au cœur, le cidre sera rouge. » Et le sang sera payé avec du sang, comme il doit être payé.

— Vercingétorix! fit encore César, plus inquiet qu'il ne voulait le paraître.

— Vercingétorix! dit à mi-voix Praxinoé, en arrachant de son front qui rougissait la couronne de jasmin.

— Vercingétorix, reprit l'Arverne, n'était qu'un pinson, qui s'était laissé prendre au lacet d'un che-

veu; mais Celtill, fils de Celtill, est un épervier, qui crie dans l'orage qui gronde.

Ne demande pas, César, plus que tu n'as donné, et tu auras en surplus ce qu'on ne peut payer, l'amitié de la Gaule.

— Parles-tu en son nom?

— Je te dis aujourd'hui ce qu'elle te dira demain.

— Praxinoé, fit César souriant à la Narbonnaise, tu es chez toi; reçois le chef comme il nous a reçus.

Praxinoé marcha, hésitante, vers le barde immobile.

« Veux-tu une servante? » lui dit-elle en portant à ses lèvres le pan de son manteau.

Vercingétorix regarda César.

« Elle est à moi, je te la donne, répondit le Romain.

— Celui qui n'a plus de maison n'a pas besoin de servante, » répondit rudement le barde, et il étendit la main vers les rideaux de pourpre.

Sur un signe de Labiénus, deux licteurs barraient la porte, de leurs lourdes haches.

« Jusqu'au lever du soleil, dit alors César, tu es mon hôte, mais le soleil levé, tu seras mon ennemi.

— Que Dieu nous garde! » fit l'Arverne.

Les licteurs avaient relevé leurs haches, il sortit à pas lents, Praxinoé chancelait.

« Ne le laisse pas s'échapper! criaient les convives.

— Il va où je voulais qu'il aille, répondit César. »

Puis se tournant vers Labiénus et lui montrant Praxinoé.

« Que demain cette esclave soit envoyée à mes amis de Rome. »

Les licteurs la saisirent et l'entraînèrent.

« Maintenant, continua le Romain, échangeons ces toges contre nos cuirasses, nous ne sommes plus dans une province, nous sommes en Gaule. »

DEUXIÈME PARTIE

LA DRUIDESSE

I

En Gaule, les femmes pouvaient remplir les plus hautes fonctions du sacerdoce, et les Gaulois croyaient même, qu'elles surtout, avaient le don d'expliquer les présages et de lire dans l'avenir. Aussi, leur influence était aussi grande dans l'état, que dans la famille.

C'était toujours une femme, une Velleda, qui criait lorsqu'un essaim voulait sortir de la ruche trop pleine:

« Que les braves bouclent leurs ceinturons; au pays du soleil la moisson est mûre, et les coffres sont pleins! » Et ceux qui n'avaient pas assez de place devant eux, suivaient l'inspirée couronnée de verveine allant où elle disait d'aller, s'arrêtant où elle disait de s'arrêter.

Dans le sacrifice de la nuit du solstice d'été, au milieu de la forêt des Carnuètes, sur l'emplacement, dit-on, de la cathédrale de Chartres, sacrifice auquel toutes les tribus gauloises envoyaient des représentants, c'était une femme qui frappait au cœur la victime étendue sur la table creusée du dolmen et qui secou-

ait sur la foule agenouillée, le couteau de jade rouge de sang.

Les grandes Druidesses, — comme on les appelait, pour les distinguer des filles et sœurs de Druides, qui menaient la vie commune, enseignant la jeunesse et soignant les blessés, — vivaient au fond des forêts sacrées, mystérieux sanctuaires du Dieu sans nom, poétiques demeures des fées, ces êtres charmants qui n'avaient de l'humaine nature que la grâce et la bonté. Quand elles apparaissaient un instant dans leurs robes vertes semées d'épis d'argent, une faucille à la ceinture, un rameau de chêne à la main, leurs longs cheveux flottants couronnés de muguet, les plus braves s'inclinaient jusqu'à terre, les plus puissants étendaient sous leurs pieds, leurs manteaux doublés d'hermine.

Les fées leur parlaient, disait-on, les mêlaient à leurs danses, elles étaient presque fées elles-mêmes, et Cora, la blonde déesse, celle qui a pour char le croissant céleste, celle à qui le Maître a confié la Gaule, les appelait ses servantes. Elle prenait pour elles aux écrins de l'océan, les perles les plus blanches, les coraux les plus roses, et quand la neige couvrait la terre, elle leur apportait des jardins du ciel, des couronnes de muguet et des bouquets de pervenches.

Mais au-dessus des grandes Druidesses, il y en avait encore d'autres qu'on ne voyait jamais, dont on n'osait à peine prononcer le nom, c'étaient les Druidesses rouges, les vierges de l'île de Sein.

Elles étaient neuf. Les matelots Phéniciens qui allaient aux îles Bretonnes chercher de l'étain ou du cuivre, les apercevaient parfois, quand ils passaient les nuits de lune, devant la pointe de l'Armorique. Elles tournaient en se tenant la main, sur un énorme dolmen, au centre duquel brillait une flamme sous un toit de roseaux.

Les barques gauloises n'approchaient jamais de l'île sacrée: « Sur l'îlot battu des vagues, chantaient les bardes, elles sont neuf, les vierges. Trois voient dans l'avenir, trois se penchent sur le passé, trois regardent où vont les braves et toutes neuf savent le grand secret.

« Quand leur ronde s'arrête, les étoiles pâlisent, la mer gémit. Ceux qui les voient meurent par le fer, ceux qui les touchent par le feu. Ce sont les cordes vibrantes de la harpe qui chante l'hymne de la terre au ciel. »

Chaque année, pendant la nuit de l'équinoxe d'automne, elles abattaient et relevaient le toit de roseaux qui abritait le feu sacré, devant lequel se chauffait, entre un couteau et une coupe, une couleuvre noire.

La première qui, pendant ce travail, laissait tomber ce qu'elle portait était égorgée par ses compagnes, la coupe était remplie de son sang et son corps jeté à la mer.

Le lendemain, une jeune fille venue seule dans une barque, remplaçait la morte.

Quand il fallait dire à la Gaule ce qu'un homme ne peut pas dire, une des Druidesses rouges apparaissait brusquement, au milieu de l'assemblée houleuse, sur le dolmen où le cœur de la victime n'avait pas voulu parler, devant le cheval du chef qui ne savait pas s'il devait tirer l'épée. Ce que comman-

daît la voyante était fait ; ce n'était pas une femme, c'était Cora elle-même qui parlait.

Lorsque César donna l'ordre aux licteurs d'entraîner Praxinoé, depuis dix-sept ans on n'avait pas vu une Druidesse rouge, depuis dix-sept ans les pêcheurs n'entendaient plus chanter les vierges, et un mousse, qui avait osé lever les yeux vers le dolmen, n'en avait compté que huit, autour du feu éteint, sous l'abri renversé.

Aussi les sages disaient : « Les jours de deuil sont proches. »

Un barde, poussé par la tempête, sur les rochers de Sein, les avaient entendues, elles disaient ;

« Le feu est éteint, la coupe est renversée, le serpent dort. Cora la blanche n'est plus dans son char d'opale ; elle n'a pas remplacé la morte. C'est elle qui viendra prendre la place vide, pour tremper à la flamme sainte, l'épée de son fiancé. »

Aussi les bardes chantaient aux veillées : « Les grands jours sont proches ! »

Lorsqu'Ar-Braz devait renaître, Cora ne devait-elle pas, pour lui montrer la route, demander aux landes Gauloises, des cheveux couleur d'épis, des yeux couleur de violettes ?

Voilà pourquoi Kateline avait dit à Praxinoé lorsqu'elle l'habillait en Gauloise : « Si mon frère est Ar-braz, toi qu'il aime, tu es Cora. »

Mais Vercingétorix est-il aimé de la belle Narbonnaise ? Oui, puisqu'elle vient de le lui dire devant tous ; oui, puisqu'elle vient de braver César, oui, puisque, pour ne pas le trahir, elle vient d'échanger son collier de perles, contre un carcan d'esclave.

Si Vercingétorix est l'Ar-Braz tant désiré, elle est donc bien celle qu'attendent les Druidesses rouges. C'est la lande qui lui a donné ce corps souple comme un jonc, c'est le parfum des bruyères, qui monte, de ses lèvres, c'est l'incarnat des églantines, qui veloute ses joues.

II

Quand César avait dit aux licteurs, en leur montrant Praxinoé : « Emmenez cette femme ! » ils l'avaient brutalement poussée dans un sombre cachot, sous les degrés du palais.

Sa tête a touché le granit rugueux, le sang coule, goutte à goutte, tiédissant sa tunique froissée. Dans ces ténèbres épaisses, elle ne sait plus si elle vit ou si elle rêve.

Elle a peur.

« Vercingétorix ! crie-t-elle. »

Elle veut s'éloigner de ce mur, qui glace ses épaules mais son sang coule goutte à goutte, elle s'affaisse sur les genoux.

« Si tu avais voulu de moi pour servante, soupire-t-elle, je serais maintenant sur la crinière de ton cheval, je verrais les étoiles, j'entendrais les grillons.... je n'aurais pas peur. Je n'ai pas peur de la mort, j'ai peur de cette nuit froide. Je n'ai pas peur de la mort, je l'appelle, pourquoi vivre puisque tu ne m'aimes pas. Tu m'aimerais, si j'étais Gauloise?... Mais je suis Gauloise ! Quand on m'a trouvée, j'avais au cou un

collier d'ambre. Je suis Gauloise, tu n'as donc jamais regardé mes yeux ? Tu m'aimes, je le sais, tu n'as jamais menti, mon âme va t'attendre dans l'étoile verte... »

Son sang coule toujours, un brouillard rouge, plein d'étranges visions flotte devant ses yeux. Elle se voit toute petite, sous la garde du consul qui l'avait recueillie, elle ramasse des lavandes sur les falaises de Narbonne. Le brouillard s'éclaire à mesure que son sang coule ; elle se voit jeune fille, on lui donne son premier bijou, parce qu'elle a récité sans faute un chant de l'*Illiadé*.... Puis elle est au bord du Rhin. Vercingétorix jette à ses pieds une reine captive, mais César n'est pas près d'elle, il est en face d'elle, devant ses légions rangées en bataille et Vercingétorix lui dit : « Cora, la Germaine sera ton esclave. » Elle a une tunique couleur de sang... mais une vive lumière l'éblouit, César, suivi de deux Nubiens portant des torches, est devant elle.

« Salut ! fiancée d'Ar-Braz, lui dit-il ironiquement, comment trouves-tu ton lit ? »

César, lui aussi, l'appelle Cora ! Elle se lève droite, étend la main vers l'homme chauve, et lui répond d'une voix sourde : « Il y a de l'or au fond de nos lacs, on te paiera ; mais va-t-en aujourd'hui, si tu ne veux pas que demain tes aigles se rouillent sous un dolmen. »

— Elle est folle ! songe César, et il sourit. Qui es-tu, toi qui commandes ? fait-il.

— Je suis l'alouette des sillons du ciel, celle qui chante quand le soleil se lève. Je suis Cora, va-t-en !

— Je monterai ou je veux monter, songe César, les dieux sont pour moi ; ils ont fait de cette femme, ce que je désespérais d'en faire. »

Et il reprend :

« Si tu es Cora, où est Ar-Braz ? »

— Un bâton blanc à la main, il va, criant la bonne nouvelle... Je vais le rejoindre. Jusqu'à demain tu es notre hôte, César, mais demain tu seras notre ennemi. »

César sourit en entendant cette phrase qu'il a prononcée déjà, il y a quelques heures.

Praxinoé marche vers la porte, il s'écarte, les Nubiens s'écartent. Elle sort, sans retourner la tête. Elle descend à pas lents les degrés, et se perd dans la nuit.

« Et moi, qu'il croyais devenue romaine », murmura César.

La nuit est sombre, Praxinoé marche droit devant elle ; mais son sang coule depuis trop longtemps, elle chancelle et tombe en criant : « Vercingétorix ! Vercingétorix ! »

« César, disait alors un tribun, la cohorte est à cheval, je viens chercher l'esclave. »

— Elle est morte dans sa prison. Fais prévenir les avant-postes, qu'ils aient à laisser librement passer la druidesse, qui se dit Cora.... et qui l'est peut-être ajoute-t-il tout bas ; ces forêts sont pleines d'étranges mystères, et la légende d'Ar-Braz est peut-être vraie ? »

Lorsque Praxinoé reprit ses sens, elle était couchée près d'un ruisseau. Un grand loup léchait sa blessure, et un vieillard aveugle, agenouillé près d'elle, essayait d'approcher une gourde de ses lèvres.

Dès qu'elle souleva ses paupières, le loup grogna doucement.

« Finn, elle n'est pas donc morte ? » dit le vieillard. Le loup grogna encore.

« Ses cheveux sont épais, son front n'a point de rides, elle doit être jeune. »

L'aveugle avait pu enfin verser quelques gouttes sur les lèvres pâles.

« Où suis-je? murmura-t-elle.

— Entre un barde et son guide. Qui t'a frappée?

— César »

Le loup gronda.

« Il est comme son maître, il n'aime pas César. De quel clan es-tu?

— Je suis Cora. »

Le loup hurla.

« Finn, tu la reconnais? Quand les temps seront venus, un serpent la mordra, un loup la guidera, un sanglier la tuera, disent les triades. La langue de César est double comme celle du serpent et...

— Vercingétorix! soupira la jeune fille, et ses yeux se fermèrent.

— Elle dort », dit le vieillard, qui s'était penché sur elle, pour entendre si son cœur battait. Le loup s'était couché à ses pieds.

« Il y a quinze ans, continua le barde, que ma barque emportée par l'orage, fut jetée sur la plage de l'île sainte, et que j'ai entendu les Druidesses rouges chanter : « Cora n'est plus dans son char d'opale! » Est-ce Elle ou une pauvre folle, qui dort là? Qu'en penses-tu, Finn? »

Le loup leva la tête et regarda la jeune fille; elle souriait, un doigt sur les lèvres. Son poil frémit, ses grands yeux d'or lancèrent des flammes; mais illaissa retomber son museau sur ses pattes étendues.

« Tu ne dis rien? Ce n'est qu'une pauvre folle; mais nous ne l'abandonnerons pas. L'esprit de Dieu, vois-tu, souffle dans les têtes vides. »

III

On est triste, dans le clan de Vercingétorix; le chef est parti sans dire où il allait.

On est triste, dans la maison de Celtill, où chaque matin, Kateline vient pleurer près de sa sœur; Kenrik a suivi le chef, et depuis trois mois, nul ne sait, où ils sont allés tous les deux.

Les alises rougissent déjà, la neige blanchit les cimes et Kateline soupire : « s'il n'était pas mort, il serait revenu. »

« Les avez-vous vus? » demande-t-on aux chasseurs, qui descendent de la montagne.

« Les avez-vous vus? » demande-t-on aux marchands, qui remontent de la plaine.

« Dans la montagne, nous avons vu des places où les fées avaient dansé, répondaient les chasseurs; ces places étaient, signe de guerre, toutes fleuries de violettes; mais nous n'avons pas vu Vercingétorix.

— Dans la plaine, nous avons entendu parler d'un homme, qui frappe la nuit aux portes des maisons, et qui ne veut pas entrer sous un toit, répondent les marchands; cet homme crie: « Ne montrez pas à l'ours le chemin de l'étable, ne montrez pas au corbeau le chemin du noyer. Méfiez-vous du Germain! méfiez-vous de César! Mais nous n'avons pas entendu parler de Vercingétorix. »

Les journées sont longues à tous; les grives s'abattent sur les genévriers, les étourneaux passent en longues bandes, il est temps de rentrer les poulains, et le chef ne revient pas.

DE L'ESTOILE

(La suite au prochain Numéro.)

LOGOGRIPHE

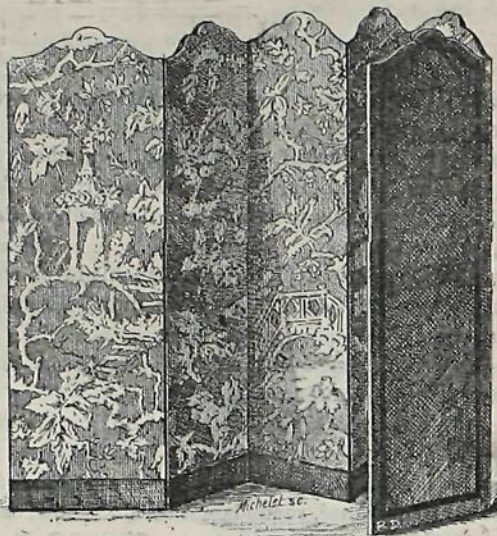
Jadis j'avais un chef, aujourd'hui je m'en passe :
(Mais, rejetez un joug, un autre prend sa place),
Je le reprends ici pour être plus complet;
D'ailleurs il gêne peu, car son rôle est muet.
Aussi, nous revenons à la vieille orthographe.
Je vous dirai, lecteurs, en un court paragraphe
Que je suis pauvre, humble, isolé,
Que plus d'un cœur meurtri chez moi fut consolé;
Que j'abritai la pénitence

Bien souvent aussi l'innocence.
Travail, prière et méditation
Y remplissent le temps; ma modique ration
Avec le voyageur, l'indigent s'y partage,
Et l'on goûte chez moi la paix promise au sage.
— Je puis vous enrichir en retranchant mon cœur.
Puissent des souvenirs de vertus et d'honneur
Être, plus que les biens qu'en mourant on délaisse,
Votre principale richesse!

Les Patrons suivants seront donnés en Décembre :

- Le 5 Décembre. — Corsage. — Douillette pour petite fille. — Polonaise pour fillette. — Paletot pour petit garçon.
Le 12 id. — Patron découpé : Pardessus très court pour toilette de visites.
Le 19 id. — Jaquette avec gilet-tablier. — Jaquette pour jeune garçon. — Costume pour petite fille. — Corsage ouvert.
Le 26 id. — Patron découpé : Robe de chambre en bouclé gris et velours grenat.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4548
et le patron découpé d'un corsage-veste (gravure coloriée). Modèle de madame Pelletier-Vidal.



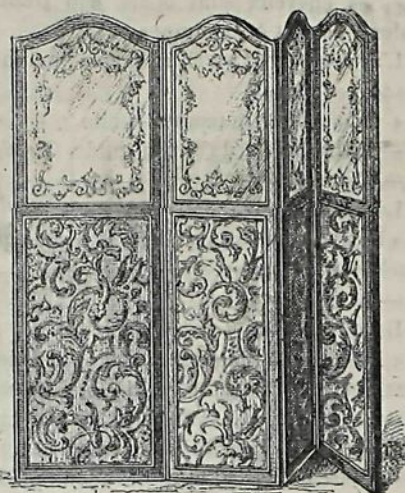
Paravent tout en étoffe.

Paravent en étoffe de fantaisie, les glaces décorées. — 85 fr. la feuille.

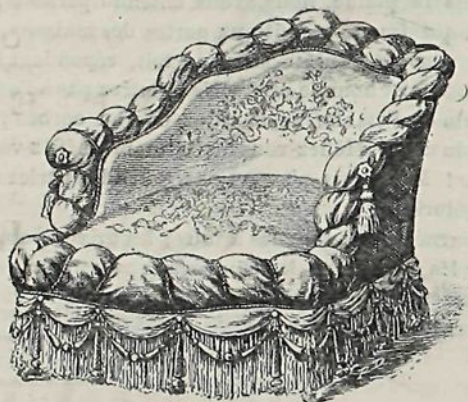
Paravent en étoffe. — 5 fr. le mètre, imitation et couleurs anciennes. — 45 fr. la feuille.

Fauteuil et Canapé. — Sièges de fantaisie, bourrelet avec torsade. Uni non couvert. — Fauteuil 95 fr. — Canapé 160 fr.

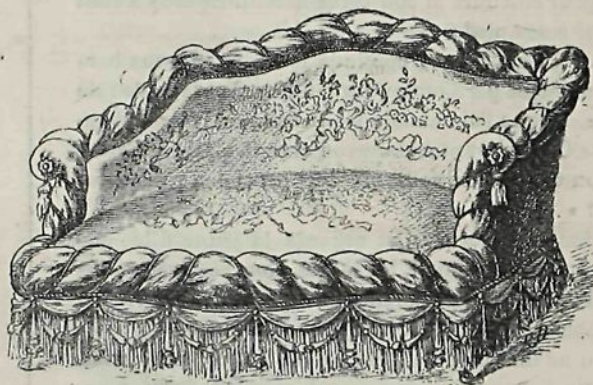
Ces jolis modèles de M. Bessonneau, se recouvrent d'une étoffe brochée genre ancien,



Paravent en étoffe de fantaisie avec glace décorée.



Fauteuil de fantaisie.



Canapé de fantaisie.

Meubles de M. Bessonneau, 19-21, rue de Charenton.

le bourrelet en peluche. Une très très belle frange aux tons de l'étoffe. Le prix varie suivant l'étoffe. Nous donnons le prix des sièges prêts à être recouverts.

Explication du patron découpé

Ce modèle emploie pour le corsage-veste 1 mètre 50 d'étoffe en 1 mètre 20 de large ou 3 mètres en 60 cent.; et 50 cent. de surah pour le plastron. Pour la jupe, 6 mètres en 1 mètre 20 de large ou 13 mètres en 60 cent. et 3 mètres d'étoffe à rayures en 80 cent. de large. Les flèches indiquent le droit fil. Les lettres de raccord du détail correspondent aux coches du patron découpé.

1, Devant. — 2, Petit côté du dessous du bras. — 3, Petit côté du dos. — 4, Dos. — 5, Plastron plat. — 6, Chemisette froncée. — 7, Col droit. — 8, Manche dessus et dessous.

Le parement étant fait avec les rayures mises en bracelet, il n'y a pas lieu d'en donner le patron.

Le devant du corsage est ouvert largement et arrondi aux deux bords, lesquels se rejoignant au bas du plastron, sous la taille. Il s'agrafe à gauche, et de chaque côté se posent de beaux boutons. La basque

reste ouverte en créneaux; les coutures de réunion des diverses parties du patron s'arrêtent aux coches. Les réunir en suivant l'ordre dans lequel les présente le détail.

La chemisette se fronce aux deux bords; à celui de l'encolure se monte le col droit, moins la partie gauche, côté où se ferme le corsage, qui doit rester indépendante. Ce col se fait avec l'étoffe à rayures. Le devant n'a qu'une pince de poitrine, l'échancrure pour le plastron tenant lieu d'une seconde pince. En bâtissant les coutures, avoir soin de mettre en re-

gard les coches correspondantes et faire dans l'espace compris le côté le plus large, en soutenant l'étoffe.

